



UNE RECEPTION L'île du Diable

Par M. Louis de Champeaux.

Le «Matin», de Paris a publié, et plusieurs journaux ont reproduit d'après lui le récit sommaire d'un incident de voyage où l'on voit le trop fameux île du Diable coté par un bateau à cette innocente curiosité a failli coûter cher.

Un des passagers cité dans ce récit, M. Louis de Champeaux, qui unit à sa qualité de voyageur aventureux celle de Parisien des plus sympathiques, a bien voulu écrire la relation de ce curieux épisode.

La route est longue, de Surinam, capitale de la Guyane hollandaise, à Cayenne, capitale de la Guyane Française.

Sur la carte, ça semble si peu de chose ! La Guyane française est bleue, couleur nationale; la Guyane hollandaise orange, couleur de nos souverains... Et c'est tout petit, tout court, dans ces vastes muscades et épaisses forêts de l'immense Amérique méridionale.

Mais la réalité est, hélas ! tout autre.

Paris de Surinam à midi, il nous faut trente heures pour gagner Cayenne, et trente heures, c'est bien dur à tuer sur ce petit vapour peu confortable, tout le long de la triste côte guyanaise.

La nuit surtout a été pénible par l'affreuse chaleur qui nous étouffe, sans un souffle d'air dans les cabines. Et le matin, dès six heures, je suis sur le pont.

Le jour se lève sans bruit, un jour subit et déjà brûlant des tropiques.

Le paysage là bas n'a pas changé; c'est toujours le même rivage triste et tas avec les mêmes étérnels palétuviers, sombres arbres de la fièvre qui semblent plantés sur l'eau même.

Et sur cette mer d'huile, c'est au loin un continuel et inquiet mirage.

Pas une ville en vue, pas un village, pas une cage à nègres. Toute cette côte est inhabitée et inhabitable, éternellement inondée par la mer, si plate, si basse que la mer la recouvre à cent kilomètres dans les terres de son insalubre marécage.

A vingt milles au large nous sommes à la sonde, tant l'eau est

peu profonde en ces parages inhospitaliers.

Hier soir même nous avons touché, et, sur un fond moins vaseux, Dieu sait ce qui serait advenu !

Ah ! ce n'est certes pas le pays où l'on voudrait vivre... Y mourir, même, me semblerait plus dur qu'ailleurs. Et je deviens marin, l'œil à la sonde, surveillant la manœuvre d'une attention inquiète.

Nous filons vite, heureusement; voici là-bas l'embouchure du Maroni, le fleuve le plus important de l'Orénoque à l'Amazone. Nous sommes chez nous à présent, en Guyane française. Si le pays était habité, on y parlerait notre langue. Et c'est presque une fierté, croyez-moi, en ces lointaines contrées.

A dix heures, nous déjounons, et très mal, je dois dire. Il fait si chaud, d'ailleurs, que le plus somptueux repas nous ferait moins plaisir qu'un bloc de glace, hélas ! absent.

Le capitaine, philosophe des rers, se délecte seul.

Ces lourdes conserves, ces vins passés, cette eau saumâtre et chaude, lui semblent mets de Lucullus et lui débilent la langue prodigieusement.

A droite, voici l'île Royale, mon bâtiment au sommet; l'habitation du commandant, et tout autour le pénitencier réservé aux forçats dangereux.

A gauche, du côté de la pleine mer, l'île du Diable, séparée de sa voisine par le petit chenal que nous allons franchir.

La prison de Dreyfus est à l'ouest, tout au bord du chenal. Nous la verrons plus distinctement de l'autre côté; mais déjà nous reconnaissons la palissade noire qui entoure la promenade du prisonnier et sa maison, surmontée d'une tourelle, une tourelle trapue et menaçante où se tiennent les gardiens.

L'îlot lui-même, sans avoir rien de séduisant, n'est cependant pas le rocher désert dont on a parlé.

Au contraire, de ses deux côtés, il semble le moins d'être, le moins dénudé, couvert en grande partie d'un petit bois de cocotiers d'une belle venue, sous lequel une herbe épaisse a le beau courage de pousser.

Ce n'est certes pas gai, mais c'est moins laid, moins ravagé que je n'avais cru.

Et puis il y a ce magnifique soleil des tropiques qui, malgré tout, rend moins affreux les plus lugubres prisons.

Pendant notre vapour à mar-

chê et maintenant il est tout près du rivage. Quelques centaines de mètres et nous allons entrer dans le chenal quand une détonation, soudaine, très proche et très violente, nous fait tressaillir et un commandement énergique: «Bâbord toute!» m'apprend que nous virons de bord.

Naïvement, j'allais demander ce qui se passait, quand éclata une seconde détonation suivie d'un juron du capitaine: «Mais ils nous tirent dessus! Vous ne voyez pas les...»

Et c'était vrai, un nuage très épais enroule la tourelle de la prison. C'est de là que partent les détonations et c'est nous que l'on vise !

Je me souviens d'avoir lu quelque part que l'on avait donné un canon-revolver aux gardiens de Dreyfus avec ordre de s'en servir en cas d'attaque. Mais je n'avais pu soupçonner que les soudits gardiens prendraient notre curiosité pour une attaque, en plein jour et sur un vapour battant pavillon français.

Cependant, aux énergiques commandements du capitaine, le navire a changé de direction. Devant le canon, nous n'avons qu'à nous sauver et nous le faisons vivement, nous dirigeant à l'est pour tourner l'île par bâbord.

Déjà le navire a vite de virer, indiquant clairement et à l'œil nu à nos farouches canonnières notre ferme intention de leur obéir, quand une troisième, puis une quatrième détonation retentissent, et sérieuses celles-ci, «à prunex» comme disent les artilleurs, qui comme nous voyons les projectiles tomber à la mer à petite distance de notre infortuné navire.

Un meilleur canonier, quelques mètres de plus et nous étions touchés en pleine ligne de flottaison.

Heureusement le vapour file vite et nous voilà hors de la ligne de tir. Pour nous atteindre, il faudrait que les boulets passent par-dessus les cocotiers, propriétés de l'Etat, et voyez si l'un d'eux avait été effleuré !

Aussi le feu cesse et nous pouvons sans danger passer tout près de l'extrémité est de l'île. Dans l'herbe et sous les arbres, nous voyons distinctement plusieurs hommes embusqués, des gardiens sans doute.

Puis, la pointe franchie, nous voilà encore tout proches de l'île et bien en vue de la case de Dreyfus.

Mon frère, impassible sur la passerelle au milieu des coups de feu, en a pris d'innombrables clichés. Il reconre menos de ce côté, qui est

certainement le plus propice.

On voit très distinctement la prison, petite maison assise sur le penchant de la montée et tout au bord de la mer.

La tourelle des gardiens la domine, et à la lorgnette nous les distinguons admirablement, très émus, ce semble, peut-être, plus encore de leur canonnade que de notre approche.

Et au-dessous, le long de la falaise, sur une longueur de quarante ou cinquante pas, la palissade noire et sinistre derrière laquelle le prisonnier expie.

Mais notre vaisseau s'éloigne. Nous filons au sud le long de l'île Saint-Joseph, la troisième du groupe, où sont enfermés les anarchistes.

On aperçoit là-haut leurs casemates, d'où ils ne sortent jamais, nous dit-on, presque tous au cachot, incurables...

Une dernière fois nous contemplons ce groupe sinistre, rendez-vous de tant de crimes et de tant de souffrances. Une dernière photographie et les îles disparaissent dans la mer.

Longtemps l'île du Diable, la plus haute, la plus boisée, reste comme un point à l'horizon. C'est un massif de cocotiers qui semble nager sur la mer.

Il diminue, se rapetisse—un seul reste encore longtemps. De l'Eufant Perdu, qui garde la rade de Cayenne, nous l'apercevons toujours, seul au-dessus des flots...

LOUIS DE CHAMPEAUX.

UN ARBRE SIFFLEUR.

On connaît l'arbre lumineux qui se trouve en Amérique, non loin de l'isthme de Panama, et dont l'éclair s'aperçoit dans la nuit, à plus de trois kilomètres.

Un savant explorateur allemand, M. Schweinfurt, de retour d'une longue expédition au cœur de l'Afrique centrale, rapporte qu'il a rencontré un arbre siffleur.

Durant une tempête assez violente, en traversant une forêt, M. Schweinfurt avait été très surpris d'entendre au-dessus de sa tête un sifflement aigu et prolongé, qui ne ressemblait au cri d'aucun oiseau connu dans ces régions. Il s'aperçut bientôt que ce son étrange était produit par un arbre élevé, désigné sous le nom de «trofa» par les indigènes et qui donne de la gomme en assez grande abondance.

Cette sorte de résine est recherchée par un petit insecte, qui, pour mieux le sucer, perce de trous circulaires les plus minces rameaux de l'arbre. De telle manière que lorsque le vent souffle un peu fort, il se produit dans le branchage du trofa des sons analogues à ceux d'une flûte.

LA FORTUNE DE BISMARCK.

Il paraît que l'on n'a publié sur la fortune de Bismarck que des informations erronées. Le capital laissé par l'homme d'Etat allemand s'élevait environ à deux millions et demi de marks, somme à laquelle s'ajoute la valeur des bijoux et autres objets précieux inaliénables, s'élevant à peu près à 150,000 marks.

Evidemment, ce ne sont pas les trésors de Golconde, mais enfin c'est déjà un petit d'or pour un chancelier... de fer.

AMUSEMENTS.

Les «Pink Dominoes», (dominos roses) ne nous sont pas inconnus; c'est une pièce française fort habilement arrangée et faite pour plaire au public américain qui aime la gaieté et le franc rire. Elle est très bien enlevée par la troupe de M. Hopkins, qui a remporté un vif succès.

Dans les intermèdes, ou à beaucoup applaudi «Baby Lewis», très drôle dans les imitations de Sabel, et les acteurs La Page dont les chants et les danses sont très courues. Le Biographe vient compléter ce spectacle qui fa furore, comme disent les Italiens.

Grand Opera House.

Foule immense, dimanche et hier soir, au Grand Opera House. M. Greenwall a fait comme César: il a franchi le Rubicon; il a bravement engagé une troupe pour la saison, et il a réussi. Il faut dire aussi que sa troupe est excellente et que la pièce de début est une des plus réussies de cet habitable faiseur que l'on appelle Augustin Daly. L'interprétation de «Pique» est une des meilleures que nous ayons jamais vues à ce théâtre. M. Lipman, qui

remplit le premier rôle de la pièce, a remporté un succès personnel complet.

Après lui, et luttant avec lui de talent, nous citerons E. Macy, W. Creighton, Miss Adèle Block et Miss Alice Pirley, deux femmes superbes, portant bien la toilette et ayant des allures élégantes.

Crescent Théâtre.

Ceux qui connaissent Andrew Mack, étaient très anxieux de le voir dans une pièce nouvelle, très peu connue du public. «An Irish gentleman.» Il s'est surpassé dans son rôle de Jack Shannon: il a fait presque oublier le «Ragged Earl» de la semaine dernière.

Ce qui double la valeur de cet acteur dramatique, c'est qu'il est en même temps un chanteur excellent, doué d'une jolie voix, qu'il manie comme un artiste d'opéra. Il est, d'ailleurs, fort bien secondé par Miss Lovett, Mme A. Tiffany et Miss Minnie Monk.

Offre généreuse.

La maison Mariani et Cie., de New York, enverra gratuitement à quiconque lui en fera la demande, un livre renfermant les portraits de tous les personnages éminents de notre époque. Voir l'adresse de la maison dans une annonce que nous publions plus loin.

L'ABELLE

— DE LA —
NOUVELLE-ORLEANS.
Trois Editions Distinctes
Edition Quotidienne,
Edition Hebdomadaire,
Edition du Dimanche
— ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE:
— EDITION QUOTIDIENNE
Pour les Etats-Unis, port compris :
\$12.00. Un an | \$6.00. 6 mois | \$3.00. 3 mois
— EDITION HEBDOMADAIRE
Paraissant le Samedi matin
Pour les Etats-Unis, port compris :
\$3.00. Un an | \$1.50. 6 mois | \$1.00. 4 mois
— EDITION DU DIMANCHE
Cette édition étant comprise dans nos éditions quotidiennes, nos abonnés y ont donc droit. Les personnes qui veulent s'y abonner doivent s'adresser aux marchands.
— Nos agents généraux font leurs remises par MANDATS-POSTAUX ou par LETTRES SUR EXPRESS.

aider la vieille Italienne.

—C'est à dire, reprit celle-ci, que tu as rencontré en route quelque godaillure qui t'a coté fleurante.

—Et quand cela serait ? Ne s'agit-il pas d'âge.

Une leur méchante s'alluma dans les yeux de la vieille.

—Si je savais ça, fit-elle.

—Eh bien quoi, s'écria la jeune fille, qu'est-ce que tu ferais ? Elle allongea ses grands doigts décharnés et dit :

—Je t'étranglerais de mes propres mains.

Giovanna haussa les épaules.

Sur le lit, un des dormeurs venait de se retourner.

Il se dressa à demi, bâilla bruyamment et dit :

—Eh bien ! voyons, on ne boulotte donc pas ce matin ?

—Giovanna vient de rentrer, dit la mère. Elle était partie à sept heures à Paris.

—C'est que j'ai faim, moi, murmura le jeune homme.

—Constantino dort toujours et le père n'est pas revenu encore.

Rianzo fit entendre une sorte de gromement sourd et retourna sur son lit.

—Allons, dit la mère Giovanna, pressons-nous. Si le père arrivait...

Elle n'avait pas achevé que la porte s'ouvrit violemment, et Zéphyrino parut. Il semblait fort agité et on voyait à son air qu'il s'était passé des événements

graves et qu'il avait à dire des choses importantes.

D'un geste familier, il jeta à travers la pièce son chapeau de feutre et appela d'une voix rude :

—Constantino ! Rianzo !

La mère accourut et mettant son doigt sur sa bouche comme pour recommander au père de ne pas faire de bruit :

—Ils dorment, dit-elle.

—N'importe, fit l'italien, il faut les réveiller, et il cria de nouveau, plus fort cette fois :

—Constantino ! Rianzo ! Allons ! debout !

Les deux jeunes gens se dressèrent sur leur lit, les yeux gros de sommeil, la face hébété et les cheveux hérissés.

—Quoi ! firent-ils d'une voix pâteuse, qu'est-ce qu'il y a ?

—Grande nouvelle ! fit Zéphyrino avec son accent italien, qu'il avait prononcé, cette fois, c'est la fortune !

Tous, sauf Giovanna, restée à l'écart, occupée à plier du linge, mais qui écoutait sans en avoir l'air, tous rapprochèrent de lui, les yeux allumés par la cupidité, le geste avide.

—Oui, répéta le vieux c'est la fortune et une fortune inouïe, incommensurable. Savez-vous avec quelle arme a été tué monsieur Pompéry ?

—Non.

—Avec son poignard, dit Zéphyrino.

—Un frémissement courut.

—Le poignard !

—Le poignard, poursuivit l'italien, volé par nous à mossou de Lagarde et vendou à la signora de Pompéry.

Les autres ne comprenaient pas où voulait en venir le père.

Celui-ci les regarda d'un air de compassion.

—Vous ne comprenez pas ? s'écria-t-il, vous ne comprenez pas que c'est la signora de Pompéry qui a tué elle-même son mari ?

—Eh bien ! après ! fit Constantino qui avait l'esprit lourd.

—Comment après ? s'écria Zéphyrino indigné... Tu ne vois pas la signora de Pompéry n'est pas soupçonnée. Mossou de Lagarde est arrêté. Or, moi, je m'habille. Je me rend chez la signora de Pompéry et je lui fais passer ce mot : J'ai reconnu le poignard. Vous voyez d'ici la tête.

—En effet, dit la mère, Zéphyrino a raison... On peut tirer quelque chose de ça...

—Quelle chose, fit l'italien, quelle chose ? Ome fortune ! La signora de Pompéry ou plutôt la signora Olivieri est très riche. Elle sait que nous connaissons tout d'elle. Elle donnera tout pour ne pas être accusée et surtout pour perdre M. de Lagarde. Je vais lui demander cent mille francs.

La mère se récria, éblouie.

—Cent mille francs !

—Pas un sou de moins, conti-

nua l'italien avec feu. Et elle me les donnera. Elle les donnera quand elle saura que son sort et celui de mossou de Lagarde sont entre nos mains.

Oh ! je la connais, la Olivieri, aussi violente dans ses haines que dans ses amours; et elle hait mossou de Lagarde, qui ne l'aime pas, qui n'a jamais voulu l'aimer, et qui aime une autre femme. Oh ! la jalousie pour les Italiennes !... la jalousie et le dépit ! Dans une heure, elle sera à mes pieds. Dans une heure elle nous couvrira d'or, car je puis la perdre ou servir ses passions.

Tous comprenaient maintenant... tous voyaient le parti qu'on pouvait tirer de ce secret. Ils se mirent à rire. La femme enthousiasmée avait sauté au cou de son mari et l'embrassait avec admiration, criant que lui seul avait du génie...

Elle lui seul avait les tir d'affaires. Constantino et Rianzo s'étaient levés tout à fait. Ils n'étaient pas moins allumés. Ils s'appuyaient déjà toutes les bombes, tous les plaisirs qui allaient découler pour eux de cette source inespérée de découvrir et le père venait de Zéphyrino.

Ils n'auraient jamais pensé à ça. Pour faire le coup de poing ou donner le coup de couteau, à eux le pompon. Mais pour ce qui était des combinaisons... Et pourtant n'était-ce pas plus lu-

cratif, un bon chantage bien combiné et cent fois moins dangereux qu'un vol à main armée ? Aussi ne tarissaient-ils pas d'éloges sur l'invention du père.

Giovanna seule restait froide. Elle ne s'était pas rapprochée, n'avait pas paru entendre, n'avait aucune part dans la joie générale.

—Sa mère alla à elle.

—Eh bien ! qu'est-ce que tu dis, quoi ? tu n'as pas entendu ? Tu n'as pas compris ? Nous allons être riches... très riches.

—Fortune mal acquise, murmura la jeune fille.

Elle n'eut pas le temps d'achever sa phrase.

Son père courut à elle, les yeux enflammés de colère.

—Mal acquise !... Fortune mal acquise !... Est-ce que nous faisons du mal à quelqu'un ? C'est oume scélérates, cette femme, si elle a tué son mari. Eh bien ! c'est nous qui la punissons, puisque la justice l'a punie, c'est nous qui sommes la justice, acheva-t-il avec un geste plein d'émphase.

Giovanna continua sa besogne sans répondre.

—Bah ! fit Constantino, laisse-la donc. Une vraie tête de mule !

—Elle n'a jamais été intelligente, conclut le père.

Puis se tournant vers sa femme :

—Es-tu bien sûre, Margaritha qu'elle soit de moi ?

Tous, même la mère, éclatèrent de rire.

Sans paraître entendre, Giovanna dressa le couvert.

Quelques minutes après, tous étaient à table. Zéphyrino avait envoyé la mère chercher à crédit plusieurs litres de vin. Ils pouvaient faire des dettes, ils les paieraient bientôt.

Giovanna servait... Elle ne mangeait pas... Elle semblait loin. Elle se voyait déjà, sans doute dans la petite chambre que lui avait décrite Firluth, libre, aimée, au milieu des fleurs et des chants d'oiseaux et son regard allant au delà de ce qui l'environnait, semblait dire, illuminé d'espoir :

—Demain ! demain ! je serai heureuse...

Sans soupçonner qu'il y a loin quelquefois entre aujourd'hui et demain comme entre la coupe et les lèvres.

Depuis deux ans environ, Paul de Lagarde était définitivement fixé à Paris, après avoir passé trois années dans un régiment de dragons à Lunéville, d'où il était sorti avec le grade de sous-lieutenant. Très brillant cavalier, il avait eu beaucoup de succès, surtout auprès de la partie féminine de l'assistance, aux grandes assises hippiques qui ont lieu chaque année, au commencement du printemps, dans le Palais de l'Industrie. Il s'y montrait superbe d'élégance, d'audace et de bravoure, et était devenu un des favoris du concours. La comtesse Olivieri ne manquait pas une de ces réunions où sa beauté brillait en pleine lumière; elle l'avait souvent applaudi de ses mains finement gantées. Mais malgré de discrètes avances, le jeune officier avait à peine regardé cette femme que tous les jeunes gens devaient de son air. Cette indifférence affectée ou réelle avait piqué au fer l'orgueil italien, et elle s'était juré d'en triompher.

Avant que Paul eût quitté le régiment, la comtesse avait fait prendre sur lui des renseignements qui lui avaient augmenté encore son désir de le connaître, de se faire aimer de lui et épouser.

[A continuer]

Mrs. Winslow's Soothing Syrup
Has been used for over FIFTY YEARS BY MILLIONS of MOTHERS for their CHILDREN WHILE TEething, with GREAT SUCCESS. IT SOOTHES the CHILD'S SOFTEN'S the GUMS, ALLAYS ALL PAINS, CURES COLIC, and is the best remedy for DIARRHEA. Sold by Druggists in every part of the world. Be sure and ask for Mrs. Winslow's Soothing Syrup, and not any other kind. It costs 25c a bottle.